

Dessine-moi un film

Who Framed Roger Rabbit

Yves Lafontaine

Numéro 39-40, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22515ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafontaine, Y. (1988). Compte rendu de [Dessine-moi un film / *Who Framed Roger Rabbit*]. *24 images*, (39-40), 102-102.

WHO FRAMED ROGER RABBIT

par Yves Lafontaine



Bob Hoskins, la covedette Roger Rabbit et le réalisateur Robert Zemeckis.

Dessine-moi un film

À l'heure où le cinéma américain s'englué dans la guimauve, le body-building et les produits manufacturés pour une adolescence économiquement rentable, *Who Framed Roger Rabbit* est susceptible de séduire les publics les plus divers (les enfants, les adolescents, les adultes nostalgiques, les amateurs de dessins animés et les férus de toutes les dernières nouveautés en matière d'effets spéciaux). C'est une véritable bouffée d'air frais.

Réalisé par Robert Zemeckis (*Back to the Future* et *Romancing the Stone*), ce film original reflète autant la personnalité de ce dernier que celle de ses producteurs: Steven Spielberg (Amblin Entertainment) et Walt Disney (Touchstone Pictures). En effet, si l'on retrouve dans *Who Framed Roger Rabbit*, certains traits de caractères propres à Zemeckis (le goût du grotesque et le sens du gag qui transcrit visuellement une idée forte), l'univers disneyen (celui du merveilleux, d'un autre réel fait de rêves et de désirs réalisables) ainsi que l'esprit des sagas spielbergiennes (où tout est jeu, théâtre et manipulations) se trouvent présents et s'imbriquent l'un dans l'autre.

Pour montrer jusqu'à quel point la technologie en matière d'animation est avancée, Robert Zemeckis fait débiter son film par un dessin animé traditionnel, en deux dimensions, à la fois hilarant et excessif, où Roger, un lapin sous contrat avec les studios Maroon, tente sans succès d'éloigner d'une boîte de biscuits le jeune bébé (une véritable calamité) qu'il garde. Roger se fait électrocuter, glisse sur une barre de savon et est écrasé par un réfrigérateur.

Puis, d'un seul coup, les personnages animés troquent leur univers à deux

dimensions pour celui, tridimensionnel, occupé par des humains, membres d'une équipe de tournage d'un dessin animé. La caméra recule et fait découvrir un plateau où Roger se fait engueuler par le réalisateur parce qu'au lieu de voir des étoiles, il voit des oiseaux, lorsque le frigo lui tombe sur la tête. Les choses ne vont pas très bien pour le pauvre Roger. Depuis qu'il croit que Jessica, sa pulpeuse épouse, le trompe avec le propriétaire d'un magasin d'accessoires de Toontown, Marvin Acme (un humain), il est incapable de se concentrer et son jeu laisse à désirer.

Mais le meurtre (que Roger est immédiatement soupçonné d'avoir commis) de Marvin Acme, fait basculer le récit. Un détective privé alcoolique devient alors le seul espoir du lapin pour retrouver le vrai coupable.

Si parfois l'histoire et la structure du film semblent quelque peu tarabiscotées, la mise en scène, elle, reste toujours souple, dynamique, inventive, usant intelligemment des trois dimensions de l'espace et ne dédaignant pas les «morceaux de bravoure», jamais gratuits, car toujours motivés par la narration, ou essentiels au récit. Tout est truqué, souvent détourné, esquivé par la comédie, mais toujours rééquilibré par un sens parfait de l'action, du suspense et du mystère. Cela dit, Zemeckis et son imposante équipe (plus de 300 noms défilent au générique de la fin) ont bien compris que pour que la fusion soit réussie entre la fiction conventionnelle et l'animation, il ne suffit pas que cette dernière soit dynamique, les gags efficaces, le rythme maîtrisé. Encore faut-il, avant tout, qu'on ait mis en place les constantes esthétiques qui sont le fondement d'un univers crédible et qui garantissent sa cohérence. Dans cette opti-

que, faire interagir des humains avec des accessoires en animation (et vice versa), dessiner de l'ombre sous les personnages animés, et ne pas hésiter à effectuer de rapides et fréquents mouvements de caméra (qui nécessitent cependant que soit recalculé, pour chaque photogramme, la dimension des dessins) apparaissent comme autant de choix judicieux pour rendre possible cette jonction entre deux mondes a priori irréductibles.

Par ailleurs, dans cette *extravaganza* burlesque, il n'est pas un protagoniste, ni même un comparse, qui ne mente, dissimule, travestisse, leurre, simule ou ruse, ne se déguise, n'usurpe une identité ou ne se livre à une «mise en scène». Il en résulte un jeu de faux-semblants qui constitue le ressort de l'intrigue et auquel nombre de personnages se laissent prendre, incapables de faire la différence entre réalité et imaginaire.

À travers l'expérience (limite?) de *Who Framed Roger Rabbit*, le rêve de Zemeckis semble être de retrouver l'imaginaire intemporel, venu du *serial* muet (l'influence de Spielberg) et des *cartoons* (l'influence de Walt Disney), qui procure un plaisir extrême, teinté de nostalgie et baignant dans la complicité d'une équipe hors pair d'animateurs et de techniciens d'effets spéciaux. ●

WHO FRAMED ROGER RABBIT

États-Unis. 1988. Ré.: Robert Zemeckis. Scé.: Jeffrey Price et Peter Seaman d'après le roman *Who Censored Roger Rabbit* de Gary K. Wolf. Pho.: Dean Cundey. Dir. de l'animation: Richard Williams. Mont.: Arthur Schmidt. Mus.: Alan Silvestri. Int.: Bob Hoskins, Christopher Lloyd, Joanna Cassidy, Stubby Kaye, Richard Le Parmentier, Joel Silver et les voix de Charles Fleischter, Lou Hirsch et Kathleen Turner. 104 min. Couleur. Dist.: Buena Vista.